

quelques monticules, dont la tête était éclairée par les rayons d'un soleil éclatant, tandis que leur pied se baignait dans l'air humide; on eût dit des îles au milieu des flots, et de tout côté le regard trompé eût cru apercevoir l'Océan.

Marguerite, absorbée dans ses pensées, continuait lentement sa marche.

Tant que la vapeur conserva sa surface plane, elle fut stagnante et tranquille; mais bientôt dilatée par la chaleur du soleil et devenue plus légère, elle se groupa pour ainsi dire en faisceau et commença de s'élever; alors elle donna prise aux vents, et cette mer, qui pendant quelque temps était demeurée si calme, devint tout à coup orageuse. Les divers groupes de vapeur roulant sur eux-mêmes, s'élevant, s'abaissant, se poussant et se repoussant les uns les autres, imitaient le mouvement agité des vagues, et continuaient toujours de s'élever, non plus par masses, mais par portions séparées et d'une blancheur éclatante; arrivés à une certaine hauteur, ils s'amoncelèrent, se réunirent, et devinrent plus denses ils prirent des teintes noires et foncées; enfin ces groupes de vapeur se changèrent en nuages.

Marguerite, qui poursuivait toujours sa route, arriva enfin au Puy-de-Dôme.

Tout à coup elle aperçut sa crête s'envelopper de brouillards si épais, qu'elle fut un instant tentée de s'arrêter; elle monta cependant toujours. Les nuages alors descendirent le long du grand dôme, et coulèrent vers les parties inférieures de la montagne; l'herbe était mouillée aussi abondamment que par une rosée du matin, et le froid redoublait. Marguerite continua sa route,

En quelque temps elle se trouva au-dessus de la vapeur; après avoir vu sur son chemin les nuages lui cacher le ciel, elle les vit bientôt lui cacher la terre. Aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, elle n'apercevait au-dessus et devant elle qu'une mer de nuées; inaccoutumée à ce spectacle, elle se sentit épouvantée; puis un sentiment d'orgueil s'empara d'elle, et elle contempla avec une sorte de plaisir ces nuages suspendus à ses pieds et qu'elle dominait.

Le vent les poussait avec rapidité, l'attraction du dôme les amenait tous vers les montagnes. A l'extrémité de l'horizon, l'éloignement les faisait paraître immobiles; un peu moins loin, ils semblaient s'ébranler; d'autres plus rapprochés encore marchaient avec quelque rapidité; enfin, leur vitesse s'accélérait toujours jusqu'à la montagne, ils venaient s'y précipiter tumultueusement. Variés à l'infini dans leur formes, arrondis, coupés, divisés par groupes, réunis en grandes masses, tantôt tourbillonnant les uns sur les autres, tantôt s'entr'ouvrant et se déchirant, ils présentaient des accidents si multipliés, qu'à peine si l'œil de Marguerite pouvait les saisir. Quelquefois ils venaient frapper la montagne en tel nombre et sous un si vaste volume, qu'ils jaillissaient verticalement jusqu'à la crête du pic et l'entouraient d'un épais brouillard; mais bientôt le vent rapportant le voile obscur déroulait le ciel tout entier, l'immensité d'un azur sans taches.

Ce qu'eût éprouvé Marguerite placée sur un rocher contre lequel les flots seraient venus se briser, elle l'éprouvait sur le dôme, placée en ce moment

au-dessus des nuages; son océan aussi avait son mouvement et ses vagues; de plus, il était suspendu dans les airs! Ce qui surtout ajoutait à sa magnificence, c'est que dans toute son étendue il était illuminé par un soleil brillant. On ne saurait imaginer quel éclat répandait sur le dôme cette clarté éblouissante qui tombait du ciel, quels reflets étincelants lui donnait la variété si mobile de ses ondulations, et le coup d'œil magique qu'il offrait tout à coup, quand, après avoir été caché pendant quelques instants par le brouillard, il se remontrait inondé de lumière. Puis, et selon que les vagues qui entouraient le Puy s'offraient plus ou moins directement aux rayons solaires, elles se revêtaient de nuances différentes; ainsi, tandis que les unes frappées directement éblouissaient de blancheur, les autres étaient sombres et noires comme des nuées d'orage, et semblaient des blocs de lave environnés de montagnes de neige.

Marguerite, après être demeurée quelque temps en admiration devant cet étrange et nouveau spectacle, continua son chemin; mais plus elle avançait, plus la route lui paraissait impraticable. Elle résolut alors de revenir sur ses pas, et redescendit la montagne. Harassée, épuisée de fatigue, elle s'assit sur un quartier de roche.—Une demi-heure après elle entra dans un sentier qui se prolongeait au loin; elle marcha jusqu'à ce que la faim se fit sentir.

Elle tira de son sac un morceau de pain et le mangea.

Vers les deux heures de la journée, elle était parvenue à une montagne assez élevée, et dont le sommet se partage en deux routes. Et pendant qu'elle gravissait lentement ce sommet, de l'autre côté on aperçut un vieillard, droit encore malgré les nombreuses années qui pesaient sur sa tête; appuyé sur son bâton, il montait péniblement.

Et à mesure que Marguerite approchait du sommet de la montagne, à mesure le vieillard s'en approchait aussi. Toutes leurs forces semblaient se doubler pour arriver plus vite au but de leur course.

Le vieillard enfin atteignit le plateau qui formait le sommet de la montagne; alors il s'arrêta un instant pour respirer.

Et au même instant, de l'autre côté de la montagne, on vit une forme grisâtre apparaître, puis grandir, puis marcher lentement.

Et bientôt le vieillard et Marguerite se trouvèrent face à face.

Marguerite poussa un cri.

Le vieillard recula.

Marguerite avait reconnu son père; le vieillard, sa fille.

Ils demeurèrent pendant plusieurs secondes muets l'un devant l'autre, et comme doutant encore de la réalité.

Le sommet de la montagne se divisait, comme nous l'avons dit, en deux routes; sur chacune de ces deux routes était un poteau, et sur l'un de ces poteaux : Nord, et sur l'autre : Midi.

(A CONTINUER.)